

Intervention



Chicoutimi à rebours

Des propos de Guy Durand

Number 9, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57542ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1980). Chicoutimi à rebours : des propos de Guy Durand. *Intervention*, (9), 50–51.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CHICOUTIMI à rebours

Que s'est-il passé au Symposium international de sculpture environnementale qui a eu lieu à Chicoutimi cet été? En tant que participant aux activités j'avais décidé de noter mes impressions. Or, un commentaire paru dans le journal LE SOLEIL ⁽¹⁾ peu après la clôture du Symposium, a quelque peu orienté la présente intervention. Il s'agit d'un sculpteur participant à «Confrontation 80», section ville de Québec, et qui voit dans cette activité organisée par le Conseil de la Sculpture du Québec, «une sorte de négation de ce qui s'est fait à Chicoutimi» qualifié de «performances du bla-bla». J'ai donc décidé de comparer les deux événements malgré un biais de départ.

Chicoutimi

Vendredi 1er août. Tout s'achève. Sculpteurs, organisateurs, assistants, amateurs sont tous au brunch dans l'édifice de la Vieille Pulperie, site du Symposium. Les édiles et responsables accueillent le ministre des Affaires culturelles. Une question me vient à l'esprit. Comment se fait-il que la connaissance d'un événement culturel par les tenants du pouvoir et de l'argent dans la sphère culturelle ne se réduise qu'à une présence à l'ouverture et à la clôture, quand rien n'a commencé, quand tout est terminé?

Il serait souhaitable qu'un Ministre, dit de la Culture, qui entérine la décision d'accorder \$500,000 pour un Symposium, vienne au plus fort des activités. Cette remarque vaudrait pour la plupart de ces activités qui recherchent l'«imprimatur» politique et les subventions. Toujours est-il que dans le cas de Chicoutimi, le ministre Vaugois aura quand même eu droit à une

visite guidée des sculptures en dépit des mondanités de rigueur où élites, artistes et autres font valoir leurs intérêts personnels auprès du pouvoir. C'est ainsi que j'ai entendu un recteur parler de ses locaux, un responsable du site parler de sa mise en valeur, le directeur du Symposium introduire le déficit à éponger, un membre du Conseil de la Sculpture de Montréal questionner sur la relocalisation du Musée d'art contemporain, etc.

Quelle représentation vécue les tenants du pouvoir politique en matières culturelles emmagasinent-ils? Leurs sources semblent davantage du genre compte-rendu, commentaires, découpures de presse. Cette distance explique peut-être la sécheresse et la techno-bureaucratie.

Jeudi 31 juillet. Quelques heures passées au Siège social du Symposium m'ont permis d'observer la production de ce que j'appelle «la mémoire du Symposium». Cette avant-dernière journée s'est animée de deux façons: un groupe s'affaire aux préparatifs de la réception du Ministre tandis que l'autre s'occupe à agencer les éléments de la «mémoire» de ce qui s'est passé.

On classifie donc les documents tels que les articles de presse, communications, photos afin de «monter» les références pour la postérité: il y a un projet de livre où l'élément visuel sera important, la revue de l'Université qui entend produire un numéro avec les textes du Colloque; se dressent une quarantaine de dossiers avec comme destinations les principaux lieux de l'art contemporain international, histoire de confirmer le caractère non-local de l'événement; dans un coin prend forme le bilan de l'atelier «Citoyens-Sculpteurs». Bref, voilà qu'une mémoire post-symposium s'élabore à partir d'un ensemble de documents auxquels se grefferont sans doute d'autres écrits ou documents audio-visuels. Un tout qui sera ensuite lâché comme proie aux analystes de contenu et autres herméneutes de l'art.

De fait, une phrase de la lettre d'introduction des dossiers d'information aux centres d'art internationaux m'a frappé: «les événements survenus durant le Symposium ont-ils contribué à faire avancer le débat sur l'art actuel?»

À mon avis, le thème du Symposium, le choix et la réalisation des sculptures, le colloque, les stages expérimentaux dont l'intervention civile de l'art sociologique, le festival de performances, dans une ville régionale et dans un site architectural d'origine industriel puis désaffecté, tout cela a produit un événement artistique global plus qu'enrichissant pour les problématiques artistiques contemporaines. Les témoignages existent là-dessus, le groupe qui a créé ce Symposium aura remué tout le milieu institutionnel de l'art au Québec. Ce faisant, il marque d'audace et d'ingéniosité ce début des années 80.

Entreprendre en région la jonction d'un concept et d'une pratique, c'était relever six défis:

1) Avoir défier trente ans d'abandon d'un site architectural par le Capital et le peu d'initiatives des chambres de commerce, pour insuffler une vocation culturelle urbaine à la Vieille Pulperie en la marquant de traces artistiques afin que, malgré l'inévitable processus de récupération entrepris par les édiles de la ville avec comme but attractions payantes et inoffensives, des éléments de digression plastique et environnementale demeurent.

2) Avoir défier la domination outrancière du marché de la peinture dans les institutions qui avait confiné la sculpture à une fonction d'embellissement des bâtisses et parcs, et de ce fait rehausser la tradition plus que problématique des symposiums de sculpture, en offrant en dehors de tout chapeau bureaucratisé des conditions de pratique tellement adéquates et excitantes que près de 200 sculpteurs québécois ont réfléchi et présenté un projet. Pas étonnant que les dix finalistes aient produit des sculptures environnementales maîtresses.

3) Avoir défier la centralisation dans les grandes capitales de ces débats idéologiques sur l'art et motiver des experts à venir discuter à Chicoutimi à propos de sculpture et d'art en général. Le déroulement du colloque m'a semblé refléter exactement les conditions objectives qui structurent le micro-milieu des beaux-arts à cet égard, la difficulté qu'a rencontrée le Conseil de la Sculpture à faire entendre son message me confirme l'ambiguïté de tout organisme à la solde de la bureaucratie culturelle d'État.

4) Avoir défier le système organisé de l'enseignement de l'art au Québec par des stages expérimentaux crédités et animés par des sculpteurs de renom. Un constat clair et sans ambage à surgir comme dilemme de base dans tous les ateliers: l'enseignement en vogue dans nos universités procède d'une perspective et de concepts dépassés. L'acquis des quelques participants, en provenance de plusieurs départements d'art, sera peut-être l'intrusion d'une remise à jour au cours des prochains trimestres.

5) Avoir défier le cadre exclusivement fermé «pour initiés seulement» des performances, en plus d'animer les soirées du Symposium, a introduit une donnée habituellement négligée: l'audience. Le choc aura été brutal. Mais cette fois-ci, pour les performeurs. Toute une remise en question a alors éclaté de cette névrose égocentrique et de cette paranoïa punk-urbaine qui servent de supports à plusieurs performances «montréalaises».

Alors que des observateurs étrangers parlaient de dix ans de retard sur l'Europe ou encore sous-pesaient les erreurs techniques, la criante simplicité des référents à la sexualité scatologique et aux symboles judéo-chrétiens bien connus n'a ému personne. Encore moins ébloui.

6) Avoir défier le modèle rassurant d'une communauté (artistique) d'artistes et d'amis en offrant les conditions financières et matérielles à l'expérience d'art sociologique de Citoyens/Sculpteurs de Chicoutimi. Ce faisant, et malgré des aspects méthodologiques discutables, la réalité de l'audience créatrice a pris forme. L'atelier d'art sociologique a non seulement animé mais a aussi fait surgir l'imagination populaire en plus d'introduire concrètement une interrogation aux édiles municipaux. La présentation de projets d'aménagements urbains comme sculptures environnementales questionne les consommateurs d'événements d'art à propos de la réalité sociale et oppose, au gargarisme sur le peuple, des assises populaires à l'imagination.

Québec

Chronologiquement, l'événement «Confrontation 80» succède au Symposium. Le premier ayant lieu au mois d'août tandis que le second s'est déroulé en juin et juillet. Il va sans dire que je relève ici l'opinion d'un des participants à l'exposition de Québec et qu'il ne s'agit pas là de la pensée officielle des promoteurs de «Confrontation 80». J'ai relevé ce commentaire pour la raison suivante: pourquoi un artiste participant à une activité non en concurrence géographique et temporelle tente-t-il de promouvoir sa participation à un tel événement via la stratégie de la compétition et de la contestation d'un autre événement?

Le but avoué de «Confrontation 80» est de présenter les travaux sélectionnés de sculpteurs professionnels dans des sites de choix (ex. le Mont-Royal à Montréal). À Québec l'endroit trouvé est le parc de l'Hôtel de ville. Si la manifestation semble bien structurée à Montréal, on a appris que le pendant de Québec l'a été beaucoup moins. En concurrence avec le Festival d'été, organisée à la hâte et bénévolement, il semble que l'objectif visé par la manifestation était de faire avancer d'un pas la présence publique de la sculpture à Québec.

Mais on note plus d'une différences. Alors que les sculptures Chicoutimi sont réalisées au cours du Symposium, qu'elles sont donc toutes originales et auront des sites publics permanents, trois seulement de sept sculptures exposées sur le terrain de l'hôtel de ville sont inédites. La plupart, une fois exposées retourneront dans les ateliers.

La prétention du dit participant semble donc peu appuyée sur les faits. Quant à la question de la participation au débat sur l'art actuel, «Confrontation 80» ne profite-t-il pas d'abord aux sculpteurs-participants dans la perspective du marché public de l'art - s'exposer pour se faire valoir - plutôt que de favoriser l'ouverture à la créativité des citoyens, de questionner le rapport métropole/région, de renouveler l'aspect didactique de l'art, de dépasser ce qui se fait par des oeuvres inédites et signifiantes et de proposer ainsi toute une conception du métier et de l'art en société? Une visite du parc de l'hôtel de ville ne m'a guère éclairé.

Guy Durand